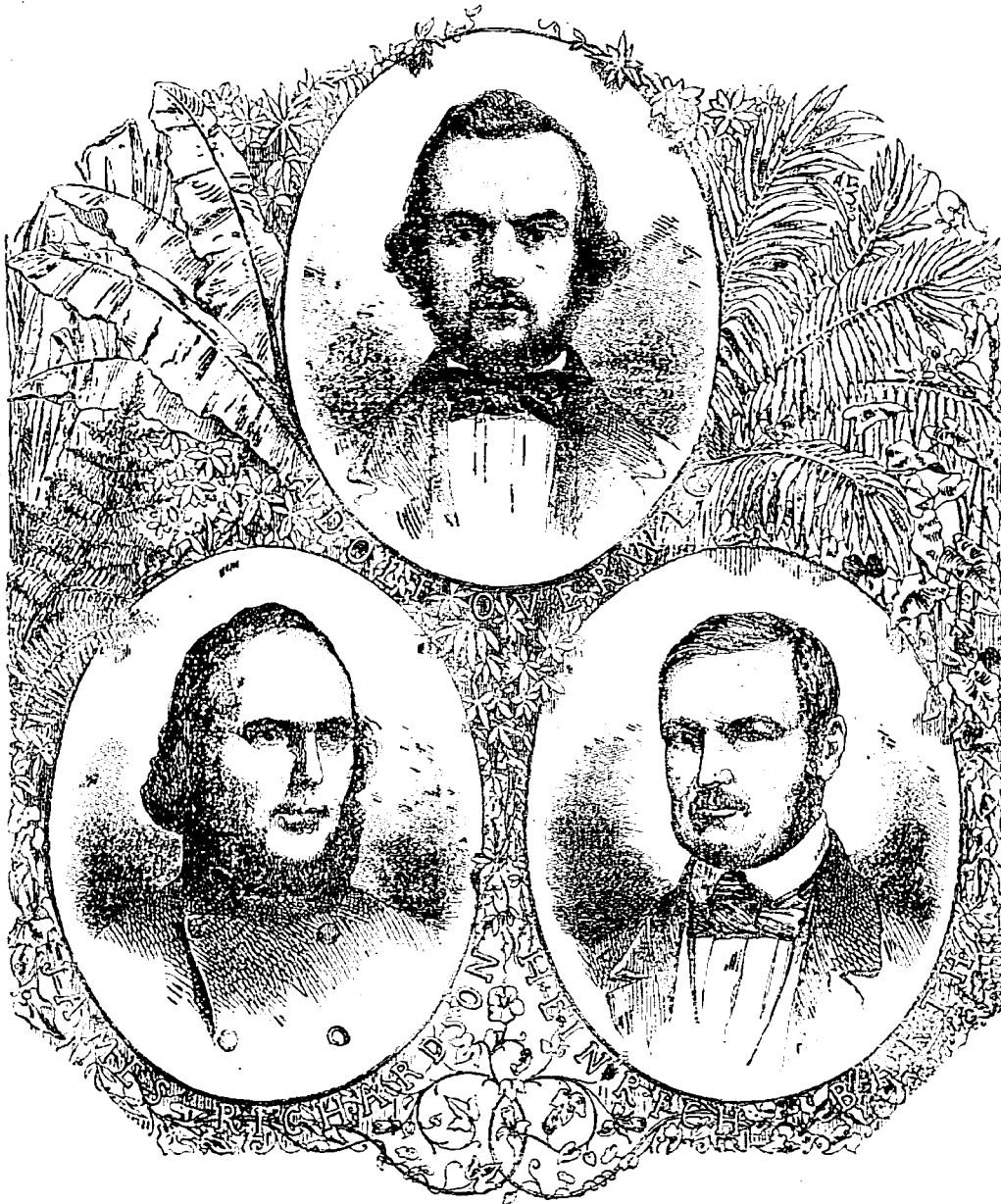


LES EXPLORATEURS RÉCENTS DE L'AFRIQUE CENTRALE.



James Richardson, Adolph Overweg et Heinrich Barth. — Dessin de Chevignard. (Au moment où a été fait ce dessin, on croyait, dans toute l'Europe, que M. Barth était mort victime de son dévouement à la science, comme MM. Richardson et Overweg : on a aujourd'hui l'heureuse certitude qu'il a échappé à la mort.)

Dans le courant du mois de janvier 1850, trois voyageurs abordaient à Tripoli, sur la côte barbaresque, chargés par le gouvernement britannique d'une mission à la fois scientifique et commerciale dans les contrées centrales de l'Afrique.

De ces trois voyageurs, un était Anglais, c'était M. James Richardson, qui déjà, quatre ans auparavant, avait visité plusieurs oasis du Sahara septentrional; ses deux compagnons, M. Heinrich Barth et M. Adolph Overweg, étaient Allemands.

Le chef officiel de l'expédition était M. Richardson; mais ses instructions se rapportaient exclusivement aux vues de

commerce, qui avaient été le point de départ de la mission : c'était à M. Overweg et à M. Barth qu'étaient confiées les investigations et les études scientifiques du voyage.

M. Overweg devait s'occuper surtout des recherches géologiques; l'ethnologie, les antiquités, la géographie, la linguistique, étaient principalement le lot de M. Barth. Celui-ci venait alors de publier le premier volume d'un précédent voyage autour du bassin de la Méditerranée; et cette relation, qui fut très-remarquable du monde savant, en désignant son auteur à l'attention de quelques personnages éminents de Berlin et de Londres, lui valut la part, impor-

tante et bien méritée, qui lui fut donnée dans la nouvelle expédition.

Le plus âgé des trois voyageurs, M. Richardson, était dans sa quarante et unième année; M. Overweg n'avait pas vingt-huit ans; M. Barth en avait à peine vingt-neuf. Pleins de santé, de force et d'ardour, tous trois s'élançaient avec enthousiasme dans cette carrière qui promettait à leur zèle une ample moisson de découvertes et à leur nom une auréole glorieuse.

Cinq années se sont écoulées, et des trois voyageurs la mort en a frappé deux: M. Richardson dans la seconde année de l'expédition, M. Overweg dix-huit mois plus tard. Pendant neuf mois et plus un doute plein d'anxiété a plané sur le sort de M. Barth, le dernier survivant; depuis peu de temps seulement des lettres du courageux voyageur sont enfin venues rassurer ses amis et les amis de la science, en leur rendant l'espoir de le revoir en Europe.

Cette expédition de 1850, malgré les rudes épreuves qu'elle a eues à traverser, restera comme une des plus importantes et des plus remarquables dans l'histoire des découvertes africaines.

Nous allons en peu de mots en tracer l'historique et en indiquer les principaux résultats.

C'est au mémorable voyage d'Oudney, Denham et Clapperton, en 1822, que l'Europe a dû les premières notions positives qu'elle ait eues sur le Soudan oriental. Alors, pour la première fois, on connut d'une manière certaine l'existence d'un grand lac ou mer intérieure; dont on n'avait eu jusqu'alors que de vagues indications dans les écrits des géographes arabes, et des voyageurs musulmans du moyen âge. Mais cette expédition de 1822 n'avait fait qu'ouvrir la carrière; elle avait soulevé plutôt que résolu une foule de questions et de problèmes géographiques. Depuis lors, cependant, aucun Européen n'avait pénétré dans cette région centrale du continent africain. La pensée de M. Barth et de M. Overweg, lorsqu'ils furent attachés à la mission commerciale de M. Richardson, fut de reprendre et de compléter les découvertes de Clapperton et de ses compagnons. Le vaste pourtour du lac Tchad, — c'est le nom que les indigènes donnent à la mer du Soudan, — n'avait été reconnu ni à l'orient ni au nord. Il restait également à reconnaître toute la partie supérieure du cours du Chari, rivière considérable qui vient du sud déboucher dans le Tchad, et à pénétrer par là jusqu'aux montagnes probablement très-élevées qui, d'après les notions anciennes, partagent de l'est à l'ouest l'intérieur de l'Afrique, sous l'appellation célèbre de montagnes de la Lune. Il était aussi d'un grand intérêt de recueillir des notions exactes sur les vastes contrées tout à fait inconnues comprises entre le Tchad et la haute Nubie, et, s'il était possible, d'y pousser des explorations personnelles. Même dans le Bornou et dans les autres provinces directement étudiées par les voyageurs de 1822, aussi bien que dans la partie du Sahara qu'ils avaient traversée, il y avait encore de nombreuses observations à faire sur l'histoire naturelle et la géologie, sur les populations et leurs idiomes, sur la position des points principaux déterminée au moyen d'observations astronomiques, et enfin sur la hauteur des lieux au-dessus du niveau de la mer, cette donnée si importante pour l'étude physique et climatologique d'une grande région.

Même dans ces limites, il y avait, on le voit, une large place où pouvait se déployer l'activité des nouveaux explorateurs; mais là ne s'était pas arrêtée la pensée de M. Barth.

Au sud du pays de Bornou et du bassin du lac Tchad s'étend un espace immense, vingt degrés au moins du nord au sud, jusqu'à présent absolument inconnu. Cet espace, que l'équateur partage en deux parties à peu près égales, et où nul Européen n'a jamais pénétré, forme précisément

le centre du continent. Comme région naturelle, l'exploration en faisait du plus haut intérêt. On y doit trouver, selon toute probabilité, un vaste plateau couronné de montagnes neigeuses. C'est de là, en effet, qu'à l'exception du Kouara, ou Niger (le fleuve de Timbouktou), descendent les rivières les plus considérables de l'Afrique: — au nord-ouest, le Chari, qui va se perdre dans le grand lac du Soudan; à l'ouest, le Tchadda (affluent inférieur du Kouara) et le Zaïre; à l'est, les rivières de la côte de Zanguebar; au nord enfin, le grand bras du Nil, le Bahr-el-Abyad, ou fleuve Blanc. Pour le voyageur qui, parti du lac Tchad, pourrait couper diagonalement l'Afrique en se portant droit au sud-est vers la côte de Zanguebar, chaque pas serait une découverte.

Le 23 mars 1850, MM. Barth, Overweg et Richardson quittaient Tripoli, et, six semaines plus tard, la petite caravane arrivait à Mourzouk, capitale du Fezzan. Clapperton et ses compagnons, en 1822, avaient poussé de Mourzouk droit au sud pour gagner le Bornou par la route la plus directe; nos trois explorateurs, inclinant au sud-ouest vers la petite oasis de Chât, traversèrent le désert par une route beaucoup plus occidentale. Cette route les conduisit au pays d'Asbén, grande oasis occupée par les Tottâg, et qui touche aux confins septentrionaux du Soudan. Ils arrivèrent le 4 septembre à Tintelloust, qui en est la capitale actuelle. Cette étape marquait une première conquête géographique, car le nom du pays d'Asbén, et celui de son ancienne capitale Aghadez, étaient connus par les écrivains arabes, mais aucun voyageur européen n'y avait encore pénétré. M. Barth y recueillit d'amples renseignements de toute nature, qu'il a consignés dans une notice spéciale.

Partis de Tintelloust vers la fin de novembre, les voyageurs touchèrent bientôt aux premiers villages de la Nigritie. C'est là que commencent les États du puissant sultan des Fellatahs, empire de formation encore récente, qui s'étend sur toute la moitié occidentale de la Nigritie. Ici nos explorateurs se séparèrent (11 janvier 1851) pour étendre davantage le cercle de leurs investigations; ils devaient se rejoindre à Kouka, ville capitale du royaume de Bornou, non loin du bord occidental du Tchad. Barth et Overweg arrivèrent seuls au rendez-vous: Richardson avait succombé, pendant le trajet, à l'influence d'un climat auquel si peu d'Européens ont pu résister (4 mars).

Un moment abattus par cette première épreuve, Barth et Overweg retrouvèrent bientôt toute leur énergie. L'exploration des contrées qui environnent le lac Tchad et qui forment le bassin était, nous l'avons dit, le premier objet du voyage: nos deux voyageurs se partagèrent la tâche. Du 29 mai 1851 au 20 août 1852, Barth fit deux excursions successives aux royaumes nègres d'Adamova et de Baghirmi, le premier situé à une centaine de lieues dans le sud du grand lac, le second à une distance un peu moindre vers le sud-est de Kouka. De ces deux contrées, la première avait été à peine entrevue par le lieutenant Denham, en 1823, et de la seconde on ne connaissait que le nom. A travers mille difficultés, et mille obstacles, l'intrépide explorateur parvint à recueillir sur ces deux pays et sur les territoires environnants une masse considérable de renseignements précieux. Pendant ce temps, Overweg exécutait une reconnaissance étendue de l'immense nappe d'eau que l'on appelle le Tchad; mais ce long séjour dans une contrée basse et marécageuse lui devint fatal. A peine avait-il eu la joie de revoir Barth revenu du Baghirmi, qu'attaqué par les fièvres il succomba en quelques jours dans les bras de son ami (27 septembre).

Ce triste événement porta un coup fatal à la mission. Resté seul au milieu de ces contrées barbares, sans un compagnon, sans un ami qui pût désormais alléger le fardeau de sa rude entreprise, Barth ne pensa plus pouvoir, au moins pour

le moment, poursuivre l'accomplissement de son projet primitif. Il ne perdit pas l'espoir que l'Europe, quand elle apprendrait la mort d'Overweg, trouverait, pour l'envoyer en Afrique, quelque courageux remplaçant; mais, en attendant, il fallait modifier le plan du voyage. N'osant plus s'aventurer seul dans cet inconnu redoutable que la traversée du centre du continent ouvrait devant lui, il résolut, pour utiliser du moins les tristes circonstances où il se trouvait placé, de porter ses pas à l'ouest, dans la direction de Timbouktou. Sans doute, il n'y avait pas à attendre de ce côté les grandes découvertes que promet une marche exploratrice du Bornou au Zanguebar; mais cette nouvelle phase du voyage pouvait encore donner des résultats très-importants. Les Européens, en très-petit nombre, qui ont réussi à visiter Timbouktou y sont tous arrivés par l'ouest, en partant de la côte sénégalienne; la route de l'est, suivie pour la première fois par un voyageur, devait conduire à travers plusieurs pays jusqu'alors inexplorés. D'ailleurs le retour serait toujours facile, — Barth le croyait, du moins, — et si plus tard il devenait possible de revenir au plan primitif, au lieu d'un résultat on en aurait eu deux.

Barth partit de Kouka le 24 novembre 1852, et le 7 septembre 1853, après une marche de neuf mois et demi fréquemment interrompue, il arrivait à Timbouktou. Quoique les lettres du voyageur, durant ce long trajet, aient été moins fréquentes et moins régulières que dans les périodes antérieures de l'expédition, on leur a dû cependant encore des renseignements neufs et d'un grand intérêt. Mais une cruelle déception attendait le voyageur au terme de sa course. Le pouvoir qui domine en ce moment à Timbouktou vit avec une extrême défiance l'arrivée d'un étranger, et le docteur fut menacé tout à la fois dans sa liberté et dans sa vie. Son séjour de onze mois dans cette métropole de la Nigritie occidentale n'a été en quelque sorte qu'une longue captivité, pleine d'angoisses et de périls. Enfin, le 22 mars 1854, il parvint à reconquérir sa liberté, et il se remit en route vers l'est pour regagner le Bornou. Les dernières lettres qu'on a reçues de lui sont du milieu de novembre; celles qu'on attend maintenant de jour en jour nous apporteront sans doute des informations plus précises sur ses projets ultérieurs. Le gouvernement anglais, frappé des grands résultats scientifiques des trois premières années de l'expédition, avait avisé, aussitôt que la nouvelle de la mort d'Overweg fut parvenue en Europe, à fournir au docteur Barth les moyens de poursuivre sa grande entreprise. Un large subside y fut consacré. Un jeune astronome, le docteur Vogel, s'offrit pour aller rejoindre le docteur Barth, et son offre fut acceptée. Il se mit en route au mois de février 1853, et arriva le 3 janvier 1854 vers le lac Tchad, aux environs duquel il a fait, ainsi que pendant sa traversée du désert, des observations importantes. Les deux voyageurs se sont rejoints au mois de novembre 1854; et il est à espérer que de nouvelles et importantes explorations auront ajouté depuis lors aux grands résultats des cinq années antérieures.

Les habitants de l'Angostura (Amérique méridionale), peu de temps après la fondation de leur ville, furent un jour cruellement alarmés par la subite apparition d'une armée qui se rangea sur la crête d'une montagne située vers le sud. L'alarme se répandit dans toutes les maisons. Tous les citoyens sortirent précipitamment en désordre: comment s'opposer à cette invasion imprévue d'Indiens sauvages? Mais tout à coup, au milieu de la stupeur générale, l'armée s'éleva au-dessus de la montagne et s'élança à tire-d'aile à travers les airs: c'était une bande de hérons, de *soldalos* et de *garzas*.

M. de Humboldt vit sur les bords du rio Magdalena, à

Chilloas, un héron à tête noire, voisin de l'*Ardea Johanne*, qui, en tenant le bec tout droit en l'air et allongeant le cou, était haut de 4 pieds 3 pouces. (Humboldt, *Relations historiques*, t. II, p. 314.)

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. p. 85, 123.

RÈGNE DE HENRI III.

Costume militaire. — « C'est une façon vicieuse de la noblesse de notre temps, dit Montaigne, de ne prendre les armes que sur le point d'une extrême nécessité, et s'en décharger aussitôt qu'il y a tant soit peu d'apparence que le danger soit éloigné: d'où il survient plusieurs désordres; car chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compagnons sont déjà dérompus. »

On ne reprochera point à l'auteur des *Essais* d'en avoir parlé trop à son aise, puisqu'il porta le harnais, et qu'avec sa gravelle il dut sentir plus qu'aucun autre ce que c'était qu'avoir un pareil poids sur le corps; mais on verrait volontiers dans son dire quelque chose de cette braverie qui fut cause qu'un philosophe comme lui se fit représenter sur son tombeau armé de toutes pièces, à la manière d'un saint Georges ou d'un Roland. Les meilleurs stratéges de son temps, Lanoue et Saulx-Tavannes, ont condamné l'armure de fer; ils l'auraient proscrite, si la routine n'avait pas été plus forte que le raisonnement. En effet, à quoi bon ces défenses, lorsque de jour en jour la poudre et les balles acquéraient plus de force? Si on avait réussi à faire des cuirasses et des gardes à l'épreuve de l'arquebuse, on n'aurait pas pu en faire à l'épreuve du mousquet. Elles ne garantissaient donc pas de la mort, et, au contraire, elles entravaient de toutes les façons l'ardeur et l'intelligence du combattant. Bien différentes de l'équipement romain, auquel on les comparait à tort, elles accablaient le corps sans augmenter sa vigueur; elles renvoyaient chez eux, tout perclus de douleurs, ceux qui les avaient traînées une dizaine d'années sur le champ de bataille. Mais tel est l'empire de l'habitude que, quoique tout le monde murmurât contre ce gothique appareil, quoiqu'on usât de mille artifices pour en esquiver la fatigue et l'ennui, personne cependant n'entreprit de faire faire un pas de plus à l'innovation qui avait supprimé le harnais de jambes.

La gendarmerie, dont cette armure était la marque distinctive, continua, sous Henri III, d'être mêlée avec de la cavalerie légère. La lance était toujours son arme. La casaque qu'elle avait portée par-dessus la cuirasse, depuis une vingtaine d'années, fut remplacée, vers 1580, par la mandille. « Mandille, dit un auteur de l'époque, est un habillement fait en manière d'une tunique d'église, qui a les manches non cousues, mais vagues sur les bras; pour lesquelles resserrer sur le poing, se ferme avec boutons et aiguillettes; laquelle se met en manière d'une jupe. » A cette description on reconnaît, aux manches près, le tabard du quinzième siècle. Il avait reparu sous Charles IX, pour l'usage des laquais. Il est curieux que la noblesse, qui composait la gendarmerie, ait été prendre dans les antichambres la forme et le nom d'une pièce si marquante dans son équipement.

A la vérité, la mandille du gendarme fut relevée par l'écharpe qui se passait dessus. C'était un signe de ralliement imaginé par les huguenots, qui n'avaient pas voulu prendre la croix, ancienne marque des partis dans nos guerres civiles. Ils avaient adopté l'écharpe blanche; on se mit des écharpes de couleur dans les compagnies catholiques.